

A.D. Martel

*Le Secret du Faucon*  
*Tome 5*

*Extrait*



# Chapitre 1

Cyrielle ouvrit lentement les paupières. Une odeur musquée et rassurante planait autour d'elle. Elle se sentait en sécurité, apaisée. Son regard accrocha l'herbe, à quelques centimètres de la cape de fourrure sur laquelle elle se reposait. Allongée sur le ventre, elle bougea le bras et caressa les brindilles. Elle releva alors la tête et observa les feuilles d'un vert tendre qui bruissaient au vent. Les rayons de soleil léchaient sa peau et elle se redressa, le vêtement replié sur elle glissant par la même occasion.

Une vive douleur élança soudain son dos, semblable à celle ressentie des mois auparavant, lorsque le faucon gardien l'avait marquée.

— Vous aller doucement ! s'exclama une voix grave.

Théodoric se précipita sur elle et voulut l'obliger à se rallonger, mais Cyrielle secoua la tête. Des souvenirs confus se superposaient dans son esprit. La cité épiscopale, son mariage, l'exécution de Godefroy et puis le déchaînement de pouvoir dans son corps... Était-ce un rêve ou... ?

Son regard se leva sur le Teuton. Des bandages recouvraient complètement son bras gauche tandis qu'une mixture verte à l'odeur nauséabonde inondait son cou.

— Théodoric..., murmura-t-elle avec inquiétude.

Agenouillé à côté d'elle, le géant blond lui sourit avec timidité. Cyrielle sentit l'émotion la gagner. Malgré la douleur, elle l'enlaça, prenant garde de ne pas toucher ses plaies.

— Je suis désolée... Est-ce moi qui vous ai blessé ?

L'immense guerrier se raidit complètement. Il ignorait où poser ses mains, aussi garda-t-il les bras écartés. Il s'éclaircit la gorge :

— Pas grave, pas faire mal.

— Si c'est grave ! affirma Cyrielle.

— Ses blessures sont superficielles, rétorqua une voix aux accents chantants.

Cyrielle desserra son étreinte et Théodoric s'écarta. Amessan se trouvait désormais à leur niveau, le visage fendu d'un sourire rassurant. Il avait enlevé son turban, ses cheveux sombres restaient attachés derrière sa nuque. Cyrielle l'inspecta attentivement et s'apaisa en ne découvrant aucune trace de brûlure sur sa peau. La main de la jeune femme serra la sienne. Tout restait étrangement confus. Avait-elle véritablement invoqué les pouvoirs du faucon gardien ? Ou bien Théodoric s'était-il brûlé en essayant de sauver Godefroy du bûcher ? Godefroy...

— Est-ce qu'il...

Les mots moururent dans sa gorge.

— Vous nous avez tous sauvés, répondit le Sarrasin.

Les larmes embrumèrent les yeux de Cyrielle tandis qu'elle le dévisageait. Son compagnon continuait de sourire et la tristesse qu'il dégageait depuis l'annonce de l'exécution avait complètement disparu. Il disait vrai ! Cyrielle plongea alors contre lui et, tout comme Théodoric, Amessan ne réagit d'abord pas.

— Merci, merci ! s'exclama-t-elle, incapable de contrôler le tourbillon d'émotions qui l'assaillaient.

Godefroy était vivant ! Ils avaient réussi !

— Tout cela aurait été impossible sans vous.

Elle sentit des bras se refermer contre ses épaules nues. Amessan possédait un parfum épicé, couplé à des odeurs de plantes médicinales.

— Alors je n'ai pas rêvé ? murmura-t-elle.

— Non. Vous avez été formidable. De Coulanges n'est plus, et le roi a lâchement fui. Mais surtout... merci de m'avoir rendu mon frère.

Cyrielle laissa l'émotion l'envahir. La joie qu'elle ressentait lui en faisait presque oublier la douleur dans son dos.

— Où est-il ? demanda-t-elle en s'écartant pour mieux le détailler.

— À cet instant ? chuchota Amessan. Godefroy nous incendie du regard. Il imagine sans doute les pires tortures possibles de nous voir vous toucher aussi familièrement.

Cyrielle cilla, puis se tourna vivement pour examiner le camp. Des couches et des équipements reposaient autour d'un brasier éteint. Le campement avait été installé à la va-vite dans la forêt. Des chevaux paissaient paisiblement, leur licol accroché à des branches. Et là, adossé contre un arbre, les bras croisés, se tenait le guerrier sanguinaire. Son guerrier sanguinaire.

Il dardait son expression impitoyable et meurtrière sur eux ou plutôt, sur ses frères d'armes. Cyrielle piqua un fard et rencontra l'air malicieux de l'Arabe tandis que Théodoric toussotait.

— Moi préparer repas.

Il s'écarta en catastrophe et Amessan l'imita non sans lui adresser un clin d'œil. Cyrielle frissonna alors et, machinalement, toucha ses cheveux pour les arranger. À quoi devait-elle ressembler ? Elle remarqua seulement le bandage autour de sa poitrine qui ne cachait rien de ses formes. Du fait de ses blessures, ils avaient dû déchirer ses vêtements...

Godefroy se rapprochait avec lenteur, comme si lui aussi hésitait. Enfin, il s'accroupit à ses côtés et demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

Cyrielle se mordit la lèvre, sensible à son vouvoiement. La dernière fois qu'ils avaient parlé, dans ce cocon de feu... Elle ferma les paupières. Peut-être se trompait-elle...

— Vous avez fort mal ? questionna-t-il en se rapprochant.

Elle le dévisagea. Son masque d'austérité venait de disparaître, remplacé par l'inquiétude. Sa cicatrice ressortait avec force, héritage de son passé torturé.

— Non, répondit-elle pour le rassurer.

Avec délicatesse, ses doigts se posèrent sur le visage du guerrier et redessinèrent ses traits. Son front, son nez redressé, sa mâchoire saillante... Godefroy ferma les paupières à son contact et un soupir s'échappa de ses lèvres.

— Vous êtes vivant..., ajouta-t-elle la gorge nouée, comme si elle ne parvenait pas y croire.

— Oui, grâce à vous. Mon ange gardien.

Il rouvrit les yeux et ceux-ci dévièrent vers la bouche de Cyrielle. Des frissons enveloppèrent aussitôt cette dernière. Godefroy embrassa alors la paume de la main toujours posée contre son visage.

— Je..., commença-t-elle.

— Chut..., la coupa Godefroy. Nous devons parler, mais le moment est mal choisi.

Cyrielle suivit son regard jusqu'en bordure du camp. Des cordes entouraient le tronc d'un arbre et Cyrielle ne distingua qu'un bras. Un prisonnier se trouvait ligoté de façon à ce qu'il ne puisse pas les voir.

— Qui est-ce ? Où sommes-nous ? s'enquit-elle, soudain nerveuse.

— Pour la première question, vous le découvrirez bientôt. Pour la seconde, nous nous situons à proximité du couvent de la Charité.

Le cœur de Cyrielle bondit dans sa poitrine. L'identité du captif ne l'intéressait guère plus désormais ! Il poursuivit :

— J'ai pensé que vous voudriez offrir aux sœurs des obsèques décentes et leur dire adieu...

La gorge de la jeune femme se serra, tandis qu'elle observait Godefroy baisser la tête. Il ressemblait à un enfant craignant d'avoir commis une bêtise.

— Merci..., gémit-elle presque, émue au plus profond de sa chair.

Godefroy releva subitement des yeux brillants sur elle et, cette fois, elle n'attendit pas qu'il fasse le premier pas. Elle se laissa tomber contre son torse et inspira profondément son parfum. Il hésita et sa main glissa sur ses reins. Il souhaitait sans doute éviter de raviver la douleur dans son dos, mais son contact enflamma tout le corps de Cyrielle. Elle se pressa davantage contre lui et Godefroy la repoussa.

Inquiète, elle observa ses traits tendus. Le guerrier lui sourit alors avec une douceur non feinte.

— Si je ne m'écarte pas maintenant, je ne parviendrai plus à vous laisser partir.

Le cœur de Cyrielle s'envola dans sa poitrine.

— Nous parlerons bientôt. En attendant, reprenez des forces. Vous en aurez besoin.

Elle acquiesça et il se releva. Néanmoins Cyrielle attrapa sa main, refusant qu'il la quitte. Godefroy l'observa un instant avec curiosité, puis assura d'une voix grave :

— Je reste à proximité. Je ne m'éloignerai plus, sauf si vous me le demandez.

Cyrielle le lâcha et le regarda rejoindre ses guerriers, l'amour et l'espoir gonflant son cœur.

\*\*\*

La jeune femme emmêla ses doigts dans la crinière brune de leur monture et se concentra sur ce contact pour ne pas flancher. Ils avaient repris le chemin, laissant Théodoric en retrait avec le prisonnier. Cyrielle n'avait pas manifesté de curiosité à son égard, trop nerveuse à l'idée de ce qui l'attendait. Non, elle ne devait pas y penser, cela ne servait à rien. Elle savait qu'ils se rapprochaient, et l'appréhension tordait son ventre.

Son attention se reporta sur les crins. Ne pas monter Fléau lui provoquait un drôle d'inconfort. Le mercenaire l'avait laissé aux écuries des Blancastel et Cyrielle n'avait pas voulu prendre le risque de le blesser en le conduisant à la cité épiscopale. Amessan avait d'ailleurs confié sa jument au sieur Fernand.

Ils avaient retrouvé le jeune homme dans un fossé après leur fuite de la cité épiscopale. Le roi l'avait laissé pour mort. Seuls un autre chevalier et deux de ses soldats avaient survécu. Cyrielle s'en voulut immédiatement. Elle avait cru à la parole d'Henri lorsqu'il lui avait promis de remettre Godefroy au sieur Fernand, afin de récupérer Jade en échange, soi-disant séquestrée par les Teutons. La jeune femme l'avait envoyé, ses amis et lui, à la mort... Néanmoins, elle conserva pour elle ses réflexions et s'apaisa quand Amessan lui expliqua que le ménestrel s'assurait qu'ils reviennent en un morceau auprès d'Yvain, tandis qu'eux-mêmes se dirigeaient vers le monastère. Le trajet jusqu'au château des Blancastel s'avérait plus long que le leur, mais avec un prisonnier et Cyrielle inconsciente, parvenir au couvent avait pris du temps. Leur équipage devait sans doute être arrivé à l'heure actuelle et la jeune femme se reconforta à l'idée qu'Anselme pourrait rassurer Tristan. Les douleurs dans son corps avaient cessé et elle espérait que le jeune homme soit tout à fait rétabli.

Le couvent apparut soudain dans son champ de vision. Elle inspira profondément tandis que leur cheval empruntait le chemin y descendant. Les macabres échafaudages de bois se dressaient toujours vers le ciel et elle ferma les yeux. Le bras autour de sa taille se resserra. La voix de Godefroy monta à ses oreilles :

— Vous devriez attendre à l'écart. Nous les enterrerons et vous pourrez vous recueillir...

— Non, murmura Cyrielle. Je veux vous aider.

— Godefroy a raison, insista Amessan. Après plusieurs jours exposés à l'air libre...

Il ne finit pas sa phrase, mais Cyrielle comprit. Les mouches s'activaient déjà sur les corps quand elle les avait découverts. Néanmoins, son devoir lui imposait d'enterrer ses amis. Les sœurs de la Charité avaient été sa famille, même si la jeune femme avait pris du temps à le réaliser.

Ils se rapprochaient inexorablement du lieu du supplice et le cheval de Godefroy se laissa distancer par celui d'Amessan.

— J'insiste, chuchota Godefroy. Je vous sais forte, mais...

— Non, je vous aiderai.

Le mercenaire grommela des propos incompréhensibles. Il n'appréciait guère sa décision et Cyrielle sourit tristement :

— Pensiez-vous que je réagissais autrement en m'amenant ici ?

— J'espérais que votre inconscience durerait une journée supplémentaire, avoua-t-il à demi-mot. Nous aurions eu le temps de faire le nécessaire. Toutefois, il a fallu que vous vous réveilliez juste avant d'arriver.

— Vous pouvez toujours m'assommer, répliqua-t-elle avec sarcasme.

— Ne me tentez pas, grogna Godefroy.

L'étreinte autour de sa taille s'accrut et Cyrielle se retourna pour le dévisager. L'intensité de son regard la fit déglutir. Il n'était tout de même pas sérieux ?

— Néanmoins, je préfère encore vous attacher.

Un sourire narquois étira le coin des lèvres du Sanguinaire. Cyrielle se remit droite sur son cheval, le corps sous tension. Alors, le souffle de Godefroy ricocha contre son oreille :

— Vous êtes prévenue. Ne vous dérobez pas un seul instant à ma vue, ou vous finirez ligotée sur ma couche...

Des frissons remontèrent de son dos jusqu'à la racine des cheveux et elle se contracta. L'ombre d'une construction enveloppa soudain leur silhouette et elle tourna vivement la tête. Ils y étaient, les chevaux dépassaient les annexes du couvent, pour se diriger vers le long bâtiment regroupant les cellules. Godefroy l'avait tellement distraite qu'elle n'avait pas vu passer le chemin jusque-là. Mais désormais, l'appréhension et la peur l'emportaient dans toute leur puissance.

— Je suis là, assura son cavalier.

Toute trace de dérision avait déserté sa voix. Cyrielle serra sa main gantée, et il la serra en retour, son bras toujours autour d'elle.

— Par-là..., souffla-t-elle en désignant la droite du bâtiment.

Amessan engagea sa monture vers le nouveau bâtiment, et la leur le suivit par réflexe. Le cœur de Cyrielle bondit dans sa poitrine et des sueurs froides l'enveloppèrent.

Le torse de son cavalier se plaqua contre son dos. Une légère douleur irradiait de sa marque, mais elle l'ignora : la chaleur du mercenaire compensait tout le reste. Godefroy la soutenait et elle affronterait cette épreuve avec lui.

Leur cheval avança, longeant le bâtiment principal, et Cyrielle n'y tint plus : elle ferma les paupières. Ses autres sens se décuplèrent alors. Tout lui parvenait de manière exacerbée : le bruit des sabots sur la terre battue, les oiseaux qui osaient chanter dans un pareil moment, la respiration de Godefroy derrière son dos. Le mouvement du cheval et le contact du mercenaire sur sa taille, autour de ses doigts... Néanmoins, l'odeur putride qui aurait dû assaillir ses narines n'arrivait pas.

La monture s'immobilisa et Cyrielle ouvrit brutalement les paupières.

Son regard accrocha d'abord Amessan, à une vingtaine de mètres d'eux, perdu au milieu des dizaines de croix pointées vers le ciel. Au lieu de garder la tête relevée, le Sarrasin mit pied à terre et fixa le sol. Alors, Cyrielle posa les yeux sur les instruments de supplice. Son cœur cogna si fort dans sa poitrine que sa vue se brouilla. Les sœurs avaient disparu !

Du sang inondait le bois, en particulier les extrémités où leurs poignets avaient été cloués. Cyrielle se pencha en avant pour examiner le sol. Les corps étaient-ils tombés ? Seules des taches rouges maculaient la terre.

Toutes les sœurs s'étaient envolées, de même que la mère supérieure. Cyrielle plaqua sa main contre sa bouche et retint un sanglot. Elle avait tenu mère Thérèse nue dans ses bras, et avait accueilli son dernier souffle. L'abbesse avait-elle seulement entendu ses propos ? Était-elle partie sans savoir que Cyrielle regrettait ? Et où se trouvait-elle à présent ? Elle et toutes ces femmes qui avaient pris soin d'elle ? L'évêque aurait-il été cruel au point de jeter leurs corps aux loups ?

Un cri de terreur retentit à l'écart du bâtiment.

Amessan avait disparu.

Godefroy lança si vite son cheval au galop que Cyrielle se retrouva propulsée contre son torse. Ils contournèrent le chantier et découvrirent le Sarrasin, pied à terre, le cimenterre dégainé.

Un homme musclé et corpulent se trouvait à une dizaine de mètres de lui, un gros marteau en main, en position de défense.

— Baissez vos armes ! cria aussitôt Cyrielle.

Elle voulut sauter de cheval, mais le bras de Godefroy l'en empêcha.

— Il n'y a aucun danger, ajouta-t-elle. Je connais cet homme.

Elle se retourna et regarda le mercenaire dans les yeux. Il semblait prêt à mordre, et elle serra sa main.

— Faites-moi confiance.

Il la relâcha à contrecœur et elle descendit de selle, suivi de près par le Sanguinaire. À son approche, Amessan abaissa son arme, tandis que son vis-à-vis restait sur ses gardes.

— Raymond ? appela-t-elle timidement en esquissant quelques pas.

L'homme leva des yeux surpris vers elle. Il gardait son marteau relevé. La jeune femme dépassa le Sarrasin et Godefroy maugréa :

— Ne vous approchez pas plus...

Comme elle ne l'écoutait pas, il protesta d'un ton mordant :

— Cyrielle !

L'homme cilla en entendant ce nom et, lentement, son arme retomba. Cyrielle indiqua d'une main autoritaire à Godefroy de ne pas bouger et le mercenaire obtempéra, non sans lui asséner un regard meurtrier.

— Ma sœur ? demanda le paysan en l'inspectant de la tête à pied.

Elle sourit et se rapprocha.

— Est-ce que ces brigands vous ont fait du mal ? questionna-t-il en remontant son marteau bien haut.

— Non, Raymond. Ce sont des amis. Ils m'ont sauvée, vous n'avez rien à craindre.

L'homme hésita un instant, puis obtempéra. Alors, Amessan rangea son cimenterre. Godefroy, en revanche, conservait sa hache en mains.

— Que faites-vous ici ? s'enquit-elle.

Elle l'avisa de haut en bas. Ses vêtements trahissaient son statut de roturier. Elle avait toujours vu Raymond avec un grand tablier. S'il ne le portait pas aujourd'hui, il avait bien emporté son outil de travail.

— Je viens régulièrement au cas où Patrocle réapparaîtrait. Et également pour déposer des fleurs...

— D'où le fait de se promener avec un marteau, asséna Godefroy, toujours aussi méfiant.

Ils se jaugèrent tous les deux avec suspicion.

— Raymond est le maréchal ferrant du village, expliqua Cyrielle, en espérant que la tension retomberait. Je sollicitais souvent ses services pour Patrocle.

À une époque, les épaules larges et la grande taille de Raymond l'impressionnaient. Désormais, les muscles du maréchal ferrant lui semblaient bien ridicules en comparaison de ceux de Godefroy et de ses guerriers.

— Nous ne sortons jamais sans armes depuis... Depuis...

La voix de l'homme s'étouffa dans sa gorge et son regard dévia vers le sol. Cyrielle posa une main sur son bras et le mercenaire s'agita dans sa vision périphérique. Néanmoins, elle ne la retira pas et chuchota :

— Vous avez eu raison. Où... sont-elles ? s'étrangla-t-elle presque.

Le maréchal ferrant darda sur elle un regard triste et soupira :

— Venez...

Il ouvrit la marche et Cyrielle esqua un pas pour le suivre. Godefroy la dépassa aussi sec. Amessan se retrouva à côté d'elle, tirant son cheval par la bride. Il lui adressa un signe réconfortant et la jeune femme ne chercha pas à retenir le mercenaire. Il faisait déjà beaucoup d'efforts...

Son souffle se coupa. Derrière la nouvelle construction se trouvait un champ de fleurs.

Non, pas un champ...

Un ensemble de tombes recouvertes de fleurs sauvages.

Raymond posa son marteau à terre, puis joignit ses mains, avant de baisser la tête. Le chagrin déformait ses traits.

— Nous n'avons rien pu faire, ma sœur. Nous aurions voulu agir avant, mais ils étaient trop nombreux... Nos pics et nos fourches n'auraient pu rivaliser contre leurs épées ! Je suis tellement désolé...

L'homme tomba à genoux. Cyrielle s'assit à côté du maréchal ferrant et posa une main sur son épaule.

— Vous avez bien fait. Il y a eu suffisamment de morts.

— Nous avons envoyé un message au comte, mais personne ne nous a répondu. Et, après des jours, quand les soldats sont enfin partis... Tout le village est monté pour les enterrer dignement. Aucune n'avait survécu...

Un sanglot l'empêcha de continuer. Cyrielle observait cet homme massif se courber en deux, sans savoir comment apaiser sa peine. Elle-même luttait pour ne pas laisser le désespoir l'emporter.

— Mère Thérèse était si bonne avec nous... Toutes les sœurs l'étaient. Jamais nous ne les oublierons...

— Merci Raymond...

La jeune femme passa ses bras autour du maréchal ferrant, qui pleura de plus belle. Cyrielle laissa alors libre cours à ses larmes. Mère Thérèse avait lutté toute sa vie pour aider les plus pauvres. Chaque hiver, elle distribuait de la nourriture et accueillait les malades pour les soigner. Les sœurs de la Charité avaient toujours refusé de vivre en recluse et les paysans se souviendraient d'elles toute leur vie.

— Je suis désolé de ne pas avoir retrouvé Patrocle, renifla Raymond. Je sais que ce cheval...

— Il va bien, tenta de le rassurer Cyrielle. J'ai réussi à m'enfuir grâce à lui et on s'en occupe bien. Merci Raymond.

Le villageois acquiesça.

— Une guerre se prépare, ajouta alors la jeune femme. Il serait plus prudent que vous évitiez cet endroit un petit temps. Les soldats pourraient revenir.

Le maréchal ferrant écarquilla les yeux, puis hocha la tête. Il comprenait.

— Voulez-vous venir au village ? tenta-t-il. Nous ne possédons pas grand-chose, mais nous serions heureux...

Godefroy s'agita un peu plus derrière eux, et Cyrielle sourit.

— Merci, ce ne sera pas nécessaire. Mes amis veillent sur moi.

L'homme coula un regard hésitant vers ses deux compagnons. Cyrielle comprenait son inquiétude. Comment ne pas se poser des questions devant deux étrangers, qui, en plus, ne ressemblaient en rien à des chevaliers ?

— Vous devriez rentrer. Merci pour tout, Raymond.

— Non, merci à vous, déclara-t-il en lui serrant chaleureusement les mains.

Le villageois contempla une dernière fois les tombes, puis se redressa, avant de s'éloigner lentement, la mine basse. Cyrielle reporta son attention sur les monticules de terre, sans nom pour identifier les défuntes. Les fleurs des champs, dans leurs nuances jaunes, roses et bleues, égayaient les tombes, comme si rien d'atroce ne s'était déroulé.

La jeune femme restait au sol, incapable de se relever. C'était beau, et tellement triste à la fois...

Ceux qui avaient torturé les religieuses ne méritaient pas de vivre ! Ils avaient retiré leur voile à ses amis, dédaignant leur statut de servante de Dieu. Mère Thérèse avait même été dénudée ! Cyrielle redoublait d'efforts pour ne pas céder aux sanglots.

— A-t-il souffert ? demanda-t-elle avec émotion.

— Oui, répondit Godefroy.

Il devinait sans difficulté qu'elle parlait de l'évêque de Chaumont.



— Autant qu'elles ?

Sa voix se brisa, et Amessan rétorqua :

— Je m'en suis assuré.

Cyrielle inspira profondément. Malgré tout, sa douleur ne s'apaisait pas. Elle repensa à tous ces moments passés avec les sœurs, et notamment aux derniers. Et dire qu'elles s'étaient précipitées dans sa cellule pour prendre de ses nouvelles et l'inonder de cadeaux ! Elle sourit à ce souvenir et écrasa les larmes qui coulaient sur ses joues. Elles lui avaient toutes souhaité un bon voyage, même Mère Thérèse. Enfin, presque toutes. Sœur Cunégonde était restée prostrée et sœur Marie-Benoît...

De la bile remonta dans sa gorge et elle enfonça ses doigts dans l'herbe.

— Qui est votre prisonnier ? interrogea-t-elle d'une voix glacée.

Godefroy s'accroupit à ses côtés et elle releva la tête vers lui. Le mercenaire l'observait avec gravité.

— C'est bien la personne à laquelle vous pensez.

Il se tourna vers les tombes.

— Celle qui aurait dû également se trouver ici.

— Pourquoi ne pas l'avoir tuée ? asséna Cyrielle avec venin.

Godefroy la contempla de nouveau, mais avec une telle douceur qu'elle sentit sa haine vaciller.

— Vous m'avez offert ma vengeance. Je vous ai conservé la vôtre.

La jeune femme le dévisagea, incapable de prononcer le moindre mot. L'amour, la haine et l'effroi se disputaient dans son cœur. Était-elle heureuse de cette nouvelle ou bien la craignait-elle ?

— Nous pouvons la jeter dans les geôles des Blancastel, intervint alors Amessan, comme plus personne ne parlait.

— À vous de décider de son destin, opina Godefroy.

La bouche de Cyrielle s'assécha, et elle ferma fort les paupières avant de répondre :

— Amenez-la-moi. J'ai des questions à lui poser.

Un mouvement d'étoffe lui parvint de l'emplacement d'Amessan, puis un bruit de sabots. Godefroy, lui, ne bougeait pas. Il restait là, aux côtés de Cyrielle, et celle-ci savait qu'il ne s'éloignerait pas sauf si elle le lui demandait.

Et elle ne le lui demanda pas. Elle ne le lui demanderait plus jamais, lui qui la connaissait désormais mieux que quiconque.

## Chapitre 2

L'obscurité recouvrait le couloir du couvent malgré la lumière qui perçait par les ouvertures sur le côté. À moins que cette impression ne provînt des propres ténèbres qui inondaient le cœur de Cyrielle. Après un long moment de recueillement, elle avait rejoint le bâtiment principal. Ses yeux s'attardaient sur les lieux pour s'imprégner des défuntes. Le silence régnait et Cyrielle ferma les paupières, comme si le chant des nonnes et leurs prières pouvaient encore résonner à ses oreilles.

Elle serra ses bras contre sa poitrine. Le froid s'insinuait jusqu'à ses os, mais elle ne voulait pas faiblir. Elle devait leur faire ses adieux.

Avec religiosité, elle s'imprégna de chacune des cellules. Elle revoyait les sœurs lui sourire, ou la gronder quand, enfant, elle faisait des bêtises. Arrivée à la chambre de sœur Agnès, elle entra et détailla le crucifix. Une tache brune avait maculé le bois et Cyrielle sourit malgré elle. Sœur Agnès n'avait pas hésité à le frapper sur la tête d'un brigand lors de l'incendie du couvent. Mais là... Elle n'avait même pas eu le temps de le décrocher du mur pour se défendre.

Cyrielle caressa le bois, avant de reprendre sa route. L'odeur nauséabonde dans le réfectoire s'était volatilisée et, machinalement, elle se dirigea vers la réserve.

Les denrées périmées avaient disparu, il ne restait plus que les plantes et les épices. Les villageois avaient dû passer par là, mais n'avaient pas osé se servir pour ne pas profaner les biens des sœurs. S'ils savaient... Elles auraient mille fois préféré qu'ils prennent leurs vivres plutôt que de les découvrir inutiles ! Machinalement, elle avança vers le quatrième pot en terre cuite sur une étagère et examina l'intérieur. Trois petits biscuits au miel s'y trouvaient. Elle sourit, avant de s'appuyer contre le mur. Les larmes lui brûlèrent les yeux. Sœur Clothilde...

Elle referma le récipient et le reposer se révéla au-dessus de ses forces. Elle l'emporta, le serrant contre son cœur, tandis que ses pas la dirigeaient vers le bureau de la mère supérieure. Inspirant profondément, elle poussa la porte, qui n'émit cette fois aucune résistance.

Les meubles avaient retrouvé leur place, les livres avaient rejoint la bibliothèque et plus rien ne gisait au sol. Les villageois avaient voulu, ici aussi, rendre un dernier hommage à l'abbesse qui n'aurait jamais toléré le moindre dérangement.

Cyrielle s'imprégna de chaque objet, comme si cela pouvait la rapprocher un peu plus de mère Thérèse. Ses doigts coururent sur le bureau en bois, sur les livres de compte... Son regard accrocha alors un coffret en bois de noyer à côté de la fenêtre. Elle le rejoignit avec précipitation. La mère supérieure lui avait expliqué que les vestiges de son passé reposaient dans un coffret semblable à celui-ci...

Doucement, elle délaissa le pot en terre cuite et essaya d'ouvrir l'objet. Malheureusement, il lui opposa résistance et elle ne disposait pas de la clé. Ses yeux balayèrent les alentours, mais elle ne pouvait décemment pas fouiller dans les tiroirs de l'abbesse...

— Permettez, s'enquit Godefroy.

Elle sursauta presque en entendant sa voix. Depuis tout ce temps, il la suivait comme une ombre protectrice et n'attendait qu'un geste pour se manifester. Elle se décala et Godefroy joua de sa dague sur l'ouverture.

Le coffre émit un cliquetis et dévoila son contenu. Le guerrier se retira sur le côté pour lui laisser un peu d'intimité et les doigts de Cyrielle tremblèrent. Elle sortit délicatement une natte de cheveux blonds sertie d'un ruban bleu. À qui appartenaient-ils ?

En dessous reposait une peinture ovale et elle s'en saisit avec autant de soin. L'artiste avait représenté le portrait de deux femmes. La première, blonde, ressemblait trait pour trait à Cyrielle. Et la seconde, brune, devait être mère Thérèse. Sauf que l'ancienne novice ne lui avait jamais connu ces yeux rieurs ni ce sourire bienheureux... Cyrielle sentit son estomac se contracter, et elle continua à fouiller. De la ficelle compressait un ensemble de missives, peut-être des dizaines. Sur la première, une écriture ronde formait un prénom « Chère Clarisse ». Des larmes embuèrent les yeux de Cyrielle en reconnaissant la calligraphie de sa mère. Elle reposa les lettres dans le coffret, puis regarda de nouveau le portrait. L'affection qui liait mère Thérèse à Blanche avait dû être sincère pour conserver les reliquats de leur amitié dans ce coffret... Que s'était-il passé pour que celle-ci se brise ?

On toqua à la porte et Cyrielle sursauta vivement. Amessan se tenait dans l'encadrement et il hocha la tête d'un air grave. La jeune femme essuya en vitesse les larmes sur ses joues et se tourna vers Godefroy.

— C'est vous qui voyez. Nous ne sommes pas pressés, répondit-il sans qu'elle ait besoin de l'interroger.

Elle renifla, puis déclara, menton relevé :

— Ça va aller.

Godefroy n'émit aucun commentaire et Cyrielle contempla le pot en terre cuite et le coffret.

— Je les conserve en attendant, affirma Godefroy.

Elle acquiesça, puis ajouta :

— Amessan, donnez-moi juste un instant. Je vous rejoins.

Le Sarrasin s'inclina et Cyrielle inspira. Un millier de questions fourmillaient dans son esprit. Elle avait besoin de savoir, et en même temps... Elle craignait la vérité.

— Cyrielle, l'appela alors Godefroy.

Rien qu'entendre le mercenaire prononcer son nom lui fit chavirer le cœur.

— Je vais l'affronter, affirma-t-elle avec un sourire qui se voulait rassurant.

Godefroy opina du chef, mais elle sentait qu'autre chose le préoccupait. Elle attendit et le guerrier poursuivit :

— Vous vous souvenez, lorsque vous étiez enfermée dans votre cellule et que Tristan vous a rejointe ?

La mâchoire de Godefroy se crispa et il dévia le regard. Cyrielle posa doucement sa main sur sa joue. Comme il avait dû souffrir de laisser Tristan la reconforter ! À moins qu'à cette époque, il n'éprouvât aucune attirance pour elle ? La jeune femme avait du mal à le croire. Non, depuis très longtemps, Godefroy agissait dans son intérêt en secret.

— Je sais que c'est vous qui l'avez envoyé me soutenir.

Le regard de Godefroy se troubla, et il serra sa main avec douceur.

— La sauterelle ne sait décidément pas tenir sa langue, rumina-t-il.

Le mercenaire semblait gêné et Cyrielle sentit son cœur se réchauffer. Elle lui adressa un léger sourire, mais lui ne souriait pas. Il darda sur elle une expression sérieuse, sans toutefois desserrer sa main de la sienne.

— Une sœur m'a donné la clé de votre chambre. Elle m'a dit de faire ce que j'avais à faire. J'ignorais si elle était de votre côté ou non, et l'abbesse ne connaissait pas encore mes intentions.

Un instant, j'ai pensé que le chaperon qui avait attenté à votre vie essayait de nouveau de vous nuire. Mais à présent...

— Vous vous demandez s'il ne s'agissait pas de sœur Marie-Benoît.

Il hocha gravement la tête et ajouta :

— Il se peut que cette femme n'ait jamais été celle qu'elle prétendait être.

— Nous allons vite le savoir..., murmura Cyrielle.

Godefroy déposa un léger baiser sur son poignet, là où palpitaient ses veines, et le ventre de Cyrielle se contracta.

— Je vous suis.

Elle se détourna, traversa le réfectoire et le couloir des cellules. Elle sentait le Sanguinaire dans son dos et sa présence lui donnait la force d'avancer. La tension l'enveloppait peu à peu. D'abord dans ses jambes, son estomac, et puis son être tout entier.

Enfin, elle émergea à l'extérieur. Théodoric se trouvait à cheval, une femme assise à califourchon devant lui. Sa robe, qui n'était plus qu'un amas de tissus boueux, lui remontait jusqu'aux cuisses et un sac en toile sur la tête l'empêchait de les voir. Amessan se tenait à côté de lui.

Cyrielle resta un moment sans réagir, hésitante. Les guerriers ne bougeaient pas. Ils attendaient sa décision. Ils lui laissaient le temps, sans la brusquer. Tant de soutien et de patience de leur part lui réchauffèrent le cœur. Elle acquiesça alors.

Le Sarrasin tendit les bras tandis que Théodoric poussa sans ménagement leur prisonnière. Celle-ci glissa de l'animal et le Maure la réceptionna.

— Ne me touchez pas ! cria-t-elle. Enlevez vos sales pattes !

Elle se débattit avec hargne, mais Amessan la tenait fermement. Ses poignets restaient liés dans son dos, aussi vacilla-t-elle en avant quand il la poussa pour l'obliger à avancer.

— Lâchez-moi, sales pourceaux ! Dieu vous punira ! Vous allez tous le payer...

Cyrielle ne tint plus et arracha elle-même la cagoule improvisée. Sœur Marie-Benoît, ou qui que ce fût, se tut dès que son regard rencontra le sien.

— Cyrielle ! s'exclama-t-elle.

La haine sur son visage se mua en détresse et, aussitôt, elle s'agenouilla à ses pieds.

— Pardonnez-moi ! L'évêque m'a menacée, je n'avais pas le choix... Par pitié, délivrez-moi de ces brutes !

Cyrielle la regarda déblatérer ses inepties, mais ses paroles n'atteignirent pas son cœur. Et pourtant, la pseudo religieuse s'y prenait vraiment bien. Ses yeux se remplissaient de larmes, ses traits s'étiraient de terreur. Encore un peu et Cyrielle aurait pu la croire. Outrée, elle éclata et l'attrapa par les épaules :

— S'il vous reste un tant soit peu d'honneur, dites la vérité ! Pourquoi les avoir ainsi condamnées ? La mère supérieure ne vous a-t-elle donc pas prise sous son aile ?

Elles se dévisagèrent l'une l'autre. La peau de sœur Marie-Benoît était sale, ses cheveux hirsutes, mais elle ne portait aucune marque de coups. Godefroy et ses hommes ne l'avaient pas maltraitée. Peut-être auraient-ils dû... Car l'animosité qui brilla soudain dans ses yeux surprit Cyrielle autant qu'elle l'horrifia.

— Cette mégère ! Vous plaisantez ? rétorqua la prisonnière en se relevant. Je pensais que vous seriez la mieux à même de me comprendre !

— Mère Thérèse ne vous a-t-elle pas sauvée d'un mariage arrangé ? prononça Cyrielle du bout des lèvres.

Un sourire narquois étira la bouche de son vis-à-vis et Cyrielle sentit peu à peu l'effroi la gagner. La confirmation de la totale imposture de « sœur Marie-Benoît » la dégoûta. Elle recula, et l'air mauvais de la jeune femme redoubla.

— Parle ! ordonna Cyrielle.

Cette femme ne méritait ni son respect ni son vouvoiement. Sœur Marie-Benoît cracha au sol et Godefroy esquissa un pas menaçant vers elle. Aussitôt, le dos de la religieuse se voûta, tandis que la peur noyait ses yeux.

— Qu'aurais-je à y gagner ? prononça-t-elle, en panique. Que me proposez-vous en échange ?

Un goût amer emplît la bouche de Cyrielle. Même la vérité, elle ne pouvait l'obtenir sans contrepartie ?

— Penses-tu être en mesure de marchander quoi que ce soit ? cracha Cyrielle. Veux-tu que je donne l'ordre qu'on te torture jusqu'à ce que tu parles ?

Sœur Marie-Benoît secoua vivement la tête, et elle tomba à genoux, suppliante :

— Promettez-moi qu'il ne m'arrivera rien ! J'ai vu ce qu'ils ont fait à l'évêque ! Ces monstres lui ont arraché la peau alors qu'il était toujours vivant ! Ils l'ont torturé lentement, très lentement... Morceau après morceau. Et quand ils n'ont plus supporté ses cris, ils lui ont coupé sa virilité pour l'enfoncer dans sa gorge... Pitié !

Les yeux de Cyrielle s'écarquillèrent, tandis que son cœur palpitait dans ses oreilles. Aucun des hommes présents ne démentait ces accusations... Néanmoins, l'horreur qu'elle aurait dû ressentir à cette découverte ne la percuta pas. Non. Toujours sous tension, elle murmura :

— Si tu parles...

— Cyrielle..., tenta de l'avertir Godefroy.

La jeune femme l'ignore.

— Si tu parles, aucun d'entre eux ne te blessera ou ne te tuera. Tu as ma parole. Et ils la respecteront, n'est-ce pas ?

Amessan et Théodoric acquiescèrent. Godefroy également, mais à contrecœur comme le soulignait la raideur de ses muscles.

Sœur Marie-Benoît releva la tête et ses larmes se tarirent aussitôt.

— Vous êtes une femme d'honneur, je sais que vous respecterez votre promesse.

— Alors, respecte la tienne... Dis-moi la vérité. Qui es-tu ?

— Je m'appelle Claire, avoua la prisonnière. Et je ne vous ai pas tout à fait menti. J'ai bien agi de la sorte pour échapper à un mariage. L'ironie a d'ailleurs voulu que ce soit juste après l'annonce du vôtre. Je faisais partie des gens qui vous ont vue accuser votre cousin au château d'Azzelin. L'évêque connaissait ma répulsion à me marier. Il a tout orchestré pour que mère Thérèse s'imaginer me sauver au sein de son ordre.

— Alors qu'en réalité tu les espionnais..., comprit Cyrielle.

— Oui, concéda Claire. Je devais prévenir le seigneur Evrard si la moindre information à votre égard me parvenait. Quelle surprise quand c'est vous qui êtes apparue !

Un sourire narquois étira ses lèvres et une amertume glacée saisit Cyrielle.

— Tu as fait semblant d'être mon amie pour me soutirer des informations.

Claire la regarda dans les yeux. Aucune culpabilité ne l'atteignait. Cyrielle regretta aussitôt sa promesse. Elle avait envie de lui faire mal, de crever ces yeux qui n'éprouvaient pas l'ombre d'un remord !

— Pourquoi ne pas avoir agi plus tôt ?

— Oh, j'ai essayé..., marmonna Claire en jetant un regard oblique à Godefroy. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'autant d'alliés vous protègent. Et le temps que l'évêque reçoive mon message, vous étiez déjà partie. J'ai patienté, espérant un signe de votre part, un indice sur votre destination, tandis qu'Evrard cherchait la trace des mercenaires.

Cyrielle ne parvenait plus à poser de questions, mais Claire ne semblait pas en avoir besoin. Elle continua, comme fière de sa manœuvre :

— Quand j'ai reçu votre message, j'ai su que c'était le moment ou jamais. Votre naïveté vous conduirait forcément dans mon piège.

— Et il s'est refermé sur le couvent, et sur moi.

— Oui. Néanmoins vous avez été trop longue. L'évêque n'en pouvait plus d'attendre, et il a voulu interroger les sœurs. Sans compter ces histoires d'ombres... Il ne pouvait tolérer que des sorcières se soient glissées dans les rangs des serviteurs de Dieu !

Le cœur de Cyrielle palpita si fort que sa voix s'érailla :

— Tu savais très bien qu'elles servaient le Seigneur ! Pourquoi ne les as-tu pas défendues ?

— Elles ont repoussé les ombres...

— Tu les as repoussées aussi ! éclata Cyrielle en se rapprochant d'un air menaçant.

Sœur Marie-Benoît, ou plutôt Claire, se recula instinctivement, mais la jeune femme ne la frappa pas.

— Pourquoi vous emporter contre moi ? Je n'ai fait qu'obéir aux ordres. Il n'y a que deux coupables : l'évêque, et vous.

Godefroy s'anima et Cyrielle brandit sa main vers lui pour le retenir. Elle avait promis que ses guerriers et lui ne la toucheraient pas. Mais à voir les expressions dédaigneuses du Teuton et de l'Arabe, l'envie d'écharper leur prisonnière les démangeait aussi.

— C'est toi qui m'as donné la clé de la cellule, n'est-ce pas ? gronda Godefroy.

Le sourire de Claire s'accrut, et cette réponse suffit pour les convaincre.

— Sœur Cunégonde avait raison..., siffla-t-elle entre ses dents. Tu es une sorcière, et tu arrives à manipuler tout le monde autour de toi. L'abbesse, les sœurs, et même ces guerriers... Un instant, j'ai failli croire ton numéro de jeune fille explorée !

Le corps de Cyrielle commença à trembler. Ses poings se serrèrent, et Claire poursuivit :

— Tout ça, c'est de ta faute. Il aurait suffi aux religieuses de te dénoncer. Je suis certaine qu'au moins l'une d'elles savait où vous vous rendiez. Toutes ont refusé de parler, ou d'admettre que tu étais présente. Même sœur Cunégonde a présenté un front uni avec les autres !

Cette annonce coupa le souffle de Cyrielle. Sœur Cunégonde avait conservé le silence ? Alors, jusque dans la mort, elle avait été fidèle à son couvent... La religieuse avait peut-être tenté de la tuer, mais à cet instant, Cyrielle ressentit vivement la douleur de sa mort. Sœur Cunégonde n'était finalement pas mauvaise. Elle avait toujours agi pour les siens... Et elle avait eu raison. Cyrielle les avait menées à leur perte.

— Mère Thérèse, toutes les sœurs..., chuchota-t-elle. N'éprouves-tu pas le moindre remords ?

— Ce n'était que des sottises, cracha Claire. Elles ont obtenu ce qu'elles méritaient !

Un voile recouvrit les yeux de Cyrielle et les mots se bloquèrent dans sa gorge. Comment pouvait-on être aussi pourrie de l'intérieur ? D'un geste vif, elle attrapa le bras de la fausse sœur et la tira.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Silence et suis-moi ! gronda Cyrielle.

Claire se débattit d'abord et les regards menaçants des guerriers la convainquirent d'obtempérer. Cyrielle la traîna jusqu'au chantier du nouveau bâtiment, où les croix sanglantes pointaient vers le ciel.

— Elles t'ont accueillie et t'ont fait confiance ! cria alors la jeune femme.

— À toi aussi, rétorqua Claire. Et tu les as condamnées !

Sa prisonnière ne semblait pas voir les instruments de supplice autour d'elle. Son regard restait rivé sur Cyrielle, comme pour la blesser. Et cela fonctionnait. Le poison de ses propos pulsait dans le sang de la jeune femme. Elle savait au fond qu'ils exprimaient une part de vérité. Si Cyrielle n'avait pas impliqué le couvent dans ses problèmes, jamais les religieuses n'auraient ainsi été torturées.

Cyrielle se rapprocha de la croix où avait été attachée mère Thérèse et caressa doucement le bois. Son cœur était si lourd qu'elle aurait voulu se laisser tomber et ne plus bouger...

— Tout ça... Ça en valait la peine pour toi ? chuchota-t-elle.

— Oui, affirma Claire. J'ai gagné ma liberté et j'ai aidé à tuer des diablasses. Le monde n'en sera que meilleur !

Les ongles de Cyrielle s'enfoncèrent dans le bois.

— Pardon, pardon ma mère..., souffla-t-elle alors à la croix, avant de l'embrasser.

Elle se détourna ensuite vivement. Claire l'observait avec une satisfaction malsaine, où ne perceait toujours aucune culpabilité. Cyrielle plongea droit son regard dans le sien et déclara :

— Arrachez-lui ses vêtements et attachez-la sur la croix.

Les yeux de Claire s'ouvrirent en grand et elle avisa les guerriers autour d'elle, avant de s'écrier :

— Vous avez promis de ne me faire aucun mal !

Théodoric et Amessan l'attrapèrent pour éviter qu'elle ne s'enfuit. Cyrielle la fixa avec la même froideur qui emplissait son cœur :

— Non, Claire. Ils respectent leur promesse. Ils vont juste t'attacher.

La fausse religieuse la dévisagea sans comprendre, alors Cyrielle ponctua :

— Une manipulatrice comme toi aurait dû s'en rendre compte. Ce n'est pas eux qui vont te tuer, mais moi. Moi qui ne t'ai rien promis.

L'horreur recouvrit les traits de Claire, tandis que Godefroy lui déchirait ses vêtements d'un geste sec. Leur victime se retrouva bientôt nue et pas un seul d'entre eux n'hésita. À trois sur elle, Claire n'avait aucune chance. Théodoric récupéra de la corde dans un sac, puis accrocha les bras de la prisonnière à la croix, tandis qu'Amessan se chargeait de ses pieds.

— Les clous..., indiqua Cyrielle.

Godefroy la fixa un moment sans bouger. Il en restait quelques-uns au sol, ceux utilisés pour le martyr même des sœurs. Comme le Sanguinaire ne réagissait toujours pas, Cyrielle se pencha pour en ramasser un. Il l'arrêta alors. Dans ses yeux se lisaient une question muette, une certaine hésitation.

— Je veux le faire, assura Cyrielle en serrant fort les mâchoires.

Godefroy sortit deux dagues de sa cuirasse en cuir.

— Prenez plutôt ça. Les autres... ont déjà trop servi.

Cyrielle acquiesça, une haine féroce se déversant dans son cœur. Elle attrapa les armes sans faiblir, et tandis qu'elle pivotait, Godefroy souffla :

— Visez la main, pas le poignet. Vous risqueriez de riper contre l'os et de vous blesser. De plus... Elle mourra plus vite si vous lui ouvrez les veines. À vous de décider.

La jeune femme opina du chef et monta sur le cheval que tenait Théodoric afin qu'elle puisse atteindre sa victime.

— Pitié... pitié..., la supplia Claire.

Les larmes inondaient désormais ses yeux. Toute la perfidie et la méchanceté qu'elle lui avait adressées semblaient l'avoir désertée. On aurait dit une petite fille perdue. Le bras de Cyrielle trembla, et un brin d'espoir illumina les traits de sœur Marie-Benoît.

Alors l'ancienne novice enfonça de toutes ses forces la dague dans sa main. Un son terrible s'échappa de la gorge de sa victime et le cheval s'agita. Il avança de quelques pas, jusqu'au bras opposé, et Cyrielle réitéra la manœuvre.

Des cris et des sanglots lui déchiraient les oreilles, mais plus rien ne semblait l'atteindre. Son cœur restait aussi froid que la pierre, et alors, elle descendit de selle.

— Pitié. Pitié ! réitéra la fausse religieuse.

La jeune femme lui tourna le dos.

— Cyrielle ! Je vous en supplie !

Le plus lentement possible, elle s'éloigna d'elle.

— Cyrielle ! s'égosilla Claire.

Ses cris continuaient à pourfendre l'air, mais Cyrielle les ignora. Ses pas la menèrent vers le cimetière improvisé derrière le chantier, où elle s'agenouilla. Son esprit restait comme une coquille vide, où seules les supplications de sa victime résonnaient comme en écho. Et pourtant, elle n'arrivait pas à éprouver le moindre remords.

Quelqu'un s'approcha et elle n'eut pas besoin de le voir pour deviner son identité.

— Suis-je un monstre ? murmura-t-elle du bout des lèvres.

— L'humanité entière est une monstruosité, répondit Godefroy. Mais si cela peut vous reconforter... Vous êtes encore loin de me rattraper.

Cyrielle ne put s'empêcher de sourire, puis elle secoua vivement la tête avant de grimacer. Ses paupières se serrèrent fort et elle inspira profondément pour ne pas craquer. Godefroy, respectueux de son deuil, la laissa. Elle se retrouvait désormais seule. Seule avec les tombes et sa conscience.

\*\*\*

— *Elle m'impressionne*, déclara Amessan en langue germanique.

Godefroy rejoignit les deux guerriers qui restaient à l'écart de Cyrielle, toujours prostrée devant les tombes des sœurs. Leur victime avait cessé ses hurlements, mais ils reprendraient certainement bientôt.

— *Moi aussi*, ajouta Théodoric.

Le mercenaire ne put qu'opiner du chef. Un sentiment de fierté gonflait sa poitrine, et il s'en voulait. Cyrielle changeait et il aurait peut-être dû l'empêcher de poignarder cette traîtresse. Néanmoins, il ne pouvait lui arracher sa vengeance. Il l'avait su dès la décision prise d'emprisonner cette femme cachée dans la cathédrale, plutôt que de la tuer.

— *Est-ce qu'on la laisse vivre ?* demanda le Teuton. *Quand nous partirons, certains pourraient avoir pitié.*

— *J'ai réglé la question*, rumina Godefroy. *Le maréchal ferrant n'était guère loin, le rattraper à cheval a été un jeu d'enfant. Je lui ai expliqué que nous avions crucifié le bourreau des sœurs et que si je ne retrouvais pas son cadavre à mon retour, je massacrerais son village.*

Théodoric et Amessan haussèrent de concert un sourcil, et ce dernier répliqua :

— *Tu étais obligé de le menacer ?*

— *Au moins, il est prévenu.*

— *Toi et ta délicatesse...*, ironisa le Maure. *J'espère que tu te montreras plus courtois avec elle.*



Godefroy lui lança un regard assassin et Théodoric toussota, mal à l'aise.

— *Vais lâcher l'eau*, informa-t-il en se relevant.

Le guerrier teutonique s'éloigna d'un pas pressé pour aller uriner. Le Sarrasin continuait d'observer Godefroy avec intensité.

— *Il est temps que ton deuil prenne fin, mon frère.*

— *Notre vengeance n'est pas finie. Il reste le roi et le sieur Jean...*

— *Certes. Mais tu pleures ma sœur depuis trop longtemps. Le destin t'offre une nouvelle chance, saisis-la.*

Amessan le regarda avec fermeté.

— *Jamais je n'oublierai Aïcha...*, grommela le mercenaire.

— *Qui te demande de l'oublier ? Elle sera toujours là, dans ton cœur. Moi, son frère* — il marqua une pause et insista — *ton frère, je déclare que tu as assez souffert. Accepte ce que le destin t'offre. Je t'en prie.*

Le Sarrasin tourna la tête vers Cyrielle, agenouillée en position de prière auprès des sœurs. L'estomac de Godefroy se contracta.

— *Ce n'est pas si simple...*

— *Vos morts vous hantent tous les deux. Retiens une chose : ce n'est pas ceux qui sont partis qui vous rendront heureux.*

Au lieu de s'agacer des paroles du Sarrasin, Godefroy le contempla avec intensité.

— *Et s'il s'agissait plutôt de lâcheté ? Je ne supporterais pas une nouvelle fois de tout perdre...*

Amessan posa une main sur son bras et, les yeux brillants, poursuivit en arabe :

— *Ne vaut-il pas mieux souffrir d'avoir aimé, que de souffrir de n'avoir jamais aimé ?*

\*\*\*

— Que faites-vous ?

Les mains de Cyrielle étaient noircies de terre. Tendre, celle-ci se creusait sans trop de difficultés et la jeune femme espérait juste ne pas rencontrer le cadavre d'une sœur. Cyrielle releva la tête vers Godefroy.

— Je veux un trou pour ceci.

Elle désigna le coffret de la mère supérieure. Godefroy s'agenouilla à ses côtés et l'aida. Leurs mains se frôlèrent et Cyrielle sentit son cœur se contracter dans sa poitrine.

— Ne voulez-vous pas connaître le contenu des lettres ? demanda-t-il sans la regarder.

La jeune femme ne répondit pas, ne pouvant s'empêcher d'observer ses traits avec attention. Par bonheur, sœur Marie-Benoît, ou Claire, avait cessé de crier, et Cyrielle reprenait peu à peu la maîtrise de ses émotions. Du moins, quand Godefroy ne se trouvait pas aussi proche d'elle.

— Vous n'êtes pas obligée de répondre, ajouta-t-il avec une certaine brusquerie.

Le mercenaire posait peu de questions et, comme chaque fois qu'il s'y risquait, il semblait en terrain mouvant.

— Je sais, déclara-t-elle.

Le trou se trouvait désormais assez grand pour le coffret et, sans attendre, elle l'y déposa avant de repousser la terre dessus.

— Aidez-moi.

Godefroy obtempéra avec raideur. Elle n'avait toujours pas répondu, car aucun mot n'existait pour désigner le flot puissant de ses sentiments. Tout semblait si confus et si clair à la fois.

— L'abbesse ne m'a jamais autorisée à lire sa correspondance.

Godefroy leva un bref coup d'œil vers elle. Très rapide, mais qui signifiait qu'il ne croyait pas son explication. Malgré tout, il conserva pour lui son avis et Cyrielle réprima un sourire.

— C'est vrai, ce n'est qu'un prétexte, avoua-t-elle enfin. Je ne veux plus rien savoir du passé. Mes parents, mère Thérèse... Plus j'en apprends, plus je suis blessée et déçue.

Le bois de noyer disparaissait progressivement. Elle attrapa de nouveau de la terre et l'égrena pour l'observer tomber au sol.

— Je ne veux plus vivre dans le passé, vivre pour satisfaire des défunts. En même temps, il m'est impossible d'oublier ceux qui sont morts pour ou à cause de moi... Est-ce égoïste de vouloir avancer ? De vouloir passer à autre chose ?

Elle tassa la terre avec force et les mains de Godefroy rejoignirent les siennes.

— Non, ça ne l'est pas...

Le cœur de Cyrielle palpita dans sa poitrine. Elle releva les yeux vers le mercenaire et ses lèvres tremblèrent :

— Quand ces morts cesseront-ils de nous hanter ? Est-ce que la vengeance y aidera ?

— Je l'ignore..., avoua-t-il avec tant de sincérité que son émotion redoubla.

Leurs mains ne quittaient pas la terre, mais la jeune femme sentait parfaitement le pouce de Godefroy caresser sa peau. Lui aussi semblait en proie à de terribles interrogations. Ses lèvres s'humidifièrent, il cherchait ses mots. Elle ne le pressa pas, lui qui n'était déjà pas très loquace. Godefroy murmura :

— J'aimerais...

Des battements d'ailes leur firent relever la tête de concert. Un faucon venait de se poser devant eux. Un beau brun recouvrait ses plumes et des taches rousses parsemaient son ventre.

— Crécerelle ?

À peine eut-elle prononcé son nom que Godefroy se leva, mains dans son dos pour dégainer sa hache. Tous ces sens demeuraient à l'affût. Cyrielle se redressa également et chercha tout autour d'eux une autre présence. La crécerelle ne l'avait pas suivie et était restée au chevet de Tristan. Comment cela se faisait-il qu'elle... ?

L'oiseau piailla, puis s'envola avant de se percher un peu plus loin, comme s'il les attendait.

— Quoi se passer ? s'exclama soudain Théodoric, les mains en train de resserrer son ceinturon. Son regard dévia sur l'arme dégainée de Godefroy.

— Elle veut qu'on la suive, répondit Amessan en croisant les bras.

Au lieu d'examiner l'oiseau, il fixa Cyrielle. Celle-ci déglutit une première fois et une seconde quand Godefroy darda son regard impitoyable sur elle. Le Sanguinaire s'en remettait à sa décision. Tant de confiance la sidéra et lui réchauffa le cœur à la fois.

Son attention dévia sur les tombes et le petit coffret qu'ils venaient d'enterrer.

— Allons-y, clama-t-elle.

Aucun des guerriers n'hésita et tous remontèrent en selle, Cyrielle en compagnie de Godefroy. Alors la crécerelle s'envola et ils talonnèrent leurs chevaux pour la suivre. La jeune femme tourna son esprit vers l'oiseau, décidant sciemment d'abandonner sa victime à son destin. Claire l'avait mérité et avec elle, Cyrielle tirait une croix sur son innocence passée.

Le faucon les obligea à gravir la colline, ralentissant quand il les devançait trop.

— Où nous conduit-il ? marmonna Godefroy avec suspicion.

Cyrielle ne répondit pas, mais la tension irradiait son corps. Elle pressentait leur destination, sans en éprouver de certitude. Quand les arbres apparurent, délimitant l'orée d'une forêt, le doute se dissipa.

— Faites-lui confiance, demanda-t-elle.

Les équidés avançaient au petit galop, jusqu'à stopper devant une rivière. La crécerelle ouvrit ses ailes et cria, comme pour les informer qu'ils avaient atteint leur destination.

— Qu'est-ce que cela signifie ? bougonna Godefroy, d'encore plus mauvaise humeur.

Cyrielle descendit de cheval sans lui répondre et admira l'onde argentée qui se reflétait anormalement dans l'eau.

— Jade a ouvert une brèche pour que nous rentrions.

— Et si c'était un piège ?

Une main ferme la tira en arrière pour l'empêcher de s'approcher. Godefroy ne semblait guère convaincu.

— J'ai confiance en elle, ajouta Cyrielle en fronçant les sourcils.

— Pas moi.

— Mais vous avez confiance en moi ?

Le mercenaire tourna légèrement la tête sur le côté et serra les dents.

— J'y vais le premier, déclara alors Amessan.

— Moi te suivre, assura Théodoric.

Godefroy leva les yeux au ciel et Cyrielle l'observa avec intensité.

— D'accord ! rumina-t-il. Néanmoins, je traverse en même temps que vous.

Elle acquiesça et Godefroy asséna :

— Détachez vos équipements des chevaux et libérez-les. Le passage ne nous supportera pas en surnombre.

— Vous n'avez vraiment pas confiance en elle..., murmura Cyrielle.

— Je préfère être prévoyant, rétorqua-t-il avec acidité.

Il n'approuvait pas la décision et le lui signifiait. La magie lui déplaisait, et il ne l'avait jamais caché. Quand les chevaux furent relâchés, il observa ses deux guerriers s'approcher du rebord de la rivière. Une veine palpitait avec force contre sa tempe, signe de son inquiétude pour ses hommes.

— Comment procède-t-on ?

Comme réponse à leur question, la crécerelle plongea en piqué dans l'onde argentée. Alors, le Teuton et l'Arabe l'imitèrent. Godefroy se tendit et Cyrielle lui attrapa la main.

— Vous avez déjà traversé, ce n'est pas douloureux.

— Et si ce n'est pas Jade, mais un piège ? rétorqua le Sanguinaire. Ou même les deux ?

La jeune femme lui sourit, ce qui le décontenança complètement. Au lieu d'être effrayée, Cyrielle se sentait en confiance.

— Alors je me transformerai en torche humaine et je vous sauverai.

Une lueur amusée brilla dans les prunelles de Godefroy et il l'entraîna dans l'eau.

Cyrielle eut de nouveau l'impression qu'on tirait son corps de tous les côtés. Chaque parcelle de peau semblait vouloir s'arracher, et ses organes exploser. Elle se sentait complètement perdue, du moins presque, car une seule chose restait intensément réelle : la main de Godefroy dans la sienne.

D'un coup, tout se remit en place à l'intérieur de son corps et elle émergea en aspirant profondément de l'air dans ses poumons. La lumière l'aveugla d'abord et la main du mercenaire glissa de la sienne sans qu'elle parvienne à la rattraper.

Des explosions de joie tonnèrent tout autour d'eux et enfin, elle discerna ce qui l'entourait dans le soleil de l'après-midi. Une centaine d'individus les accueillait, dans ce qui devait être la salle de réception des Blancastel. Les serviteurs se fondaient aux chevaliers de l'Ordre du faucon. Yvain et Cassandre se tenaient par le bras, et un jeune homme regardait Cyrielle avec une intensité qui lui

remua les tripes. Tristan se tenait droit, dans un pourpoint aux couleurs rouge et or, la petite crécerelle perchée sur son gant de fauconnier. Son visage portait encore les stigmates des coups qu'il avait reçus, mais il semblait entièrement rétabli. Jade se trouvait à ses côtés, son éternel sourire narquois sur les lèvres. Elle ne devait pas être étrangère à cette guérison si rapide.

Cyrielle voulut esquisser un pas vers lui, mais Yvain de Blancastel tonna :

— Bienvenue à Cyrielle de Montfaucon, notre comtesse et souveraine !

Le vieux seigneur posa son genou au sol, suivi par toute l'assistance. Cyrielle remarqua alors Anselme et son immense sourire l'emplit de bonheur. Sieur Fernand et son père, le sieur Gontran, se prosternaient déjà, et elle ignorait comment réagir. Elle se tourna vers Théodoric, Amessan et Godefroy. À sa plus grande surprise, ils imitèrent la foule rassemblée.

Son cœur n'en pouvait plus de battre. La joie se mêlait à la stupéfaction, mais aussi à une certaine appréhension.

— Je vous en prie, relevez-vous..., les enjoignit-elle.

Néanmoins, personne ne réagit. Son regard buta alors sur le ménestrel, qui emprunta une mine sévère et lui indiqua d'un signe de la main de parler plus fort. Il semblait à deux doigts d'exploser de rire, et Cyrielle sentit ses joues se colorer, avant de rugir presque :

— Relevez-vous !

Tous obtempérèrent et elle lut l'amusement dans les prunelles brunes de Godefroy.

— Informez-moi des derniers événements, demanda-t-elle de but en blanc.

Yvain de Blancastel se rapprocha et déclara :

— L'Ordre du faucon se rallie à votre cause, et nous avons un plan pour réduire au silence l'imposteur. Êtes-vous prête, ma reine ?

Il tendit la paume vers elle, et Cyrielle sentit son souffle se couper. Alors... Tout ce qui s'était produit était parvenu jusqu'à eux. Le mariage avec le roi, mais aussi son déferlement de pouvoir.

— Je suis prête.

Sa main se déposa dans celle du Blancastel. La guerre était ouvertement déclarée.

Pour la suite, c'est par ici ☺ → <https://www.amazon.fr/gp/product/B09819Y5TB>